



**HAL**  
open science

## Les controverses contemporaines sur le statut de l'animal

Eric Baratay

► **To cite this version:**

Eric Baratay. Les controverses contemporaines sur le statut de l'animal: L'exemple de l'Église catholique, France, 1940-1990. *Revue d'Histoire Moderne et Contemporaine*, 1993, 41 (3), pp.499-514. halshs-00560803

**HAL Id: halshs-00560803**

**<https://shs.hal.science/halshs-00560803>**

Submitted on 30 Jan 2011

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

**LES CONTROVERSES CONTEMPORAINES  
SUR LE STATUT DE L'ANIMAL  
L'EXEMPLE DE L'ÉGLISE CATHOLIQUE, FRANCE, 1940-1990**

Les vingt dernières années ont connu l'apparition sur la scène publique française d'un thème nouveau, l'intérêt pour l'animal, et d'une question nouvelle, son statut dans la société contemporaine. Des aspects restés très longtemps assez confidentiels, mais qui prennent de nos jours une place de premier plan en matière politique, avec la montée des mouvements écologistes dans la décennie 1980, et dans les médias avec les multiples émissions télévisées, mensuels, dossiers d'hebdomadaires et de revues qui leurs sont consacrés <sup>1</sup>.

Or, cette promotion sur le devant de la scène, événement à ne pas confondre avec l'apparition et le développement réels des mentalités sous-jacentes, suscite des réactions et des oppositions: celle des chasseurs, sur le plan politique, avec la constitution du mouvement Chasse, Pêche et Tradition; celle d'une partie du monde intellectuel et journalistique, sur le plan médiatique, accusant écologistes et zoophiles de gaspiller attention et argent au détriment de tous les pauvres, de vouloir faire passer l'animal avant l'homme, de tomber dans la folie, voire dans le fascisme <sup>2</sup>.

Des réactions, notamment celles des milieux intellectuels et médiatiques qui nous intéressent plus particulièrement ici, beaucoup plus vives que dans nombre de pays occidentaux, surtout anglo-saxons (où le mouvement de libération animale, lancé par Peter Singer à la suite de la publication de son ouvrage *Animal Libération, A New Ethics for our Treatment of Animals* en 1975, connaît un très grand succès alors qu'il est quasiment inconnu en France<sup>3</sup>), et beaucoup plus fortes et unanimes dans leurs réserves et réprobations qu'au XIX<sup>e</sup> siècle, moment où émerge publiquement ce courant d'in-

1. Exemples pour les hebdomadaires: *L'Express*, 19 janvier 1990; *L'Événement du Jeudi*, 31 octobre 1991; *Le Nouvel Observateur*, 29 octobre 1992, etc. Pour les revues: *Le Débat*, novembre 1983; *Autrement*, janvier 1984; *Terrain*, avril 1988.

2. J. LUCEREAU-JOUÉA, "L'animal de compagnie", *Études*, t.374, 2, 1991, p. 193-200; "Les amis des bêtes deviennent-ils cinglés?", *L'Express*, *idem*; "La folie des bêtes", *L'Événement du Jeudi*, *idem*; "Les écolos sont-ils fachos?", *Actuel*, octobre 1991, n° 10; "Les animaux ont-ils des droits?", *Le Nouvel Observateur*, *idem*.

3. Le seul organe à reprendre ces idées: les *Cahiers antisécistes Lyonnais, revue de lutte pour la libération animale*, créés en 1991. Le livre de P. SINGER a été publié chez Grasset en 1993 sous le titre *La libération animale*.

térêt pour l'animal. Une situation qui peut *a priori* surprendre, mais que les exemples suivants illustrent bien.

Ainsi, en est-il du terme même de zoophilie, dont l'histoire a été étudiée par Éric Pierre<sup>4</sup>. Adopté, de nos jours, par certains défenseurs des animaux, ce mot est souvent chargé d'une connotation péjorative, d'une allusion en termes à peine voilés à une attirance physique malsaine pour la bête. Cela, à un point tel, que l'un des plus brillants partisans de l'idée du droit des animaux, d'un humanisme étendu à l'ensemble des êtres vivants, Élisabeth de Fontenay, regrette son utilisation, préférant de beaucoup le terme jugé plus neutre d'ami ou de défenseur des animaux<sup>5</sup>. Or, cette vision péjorative est propre à notre temps. Apparue dans la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, le mot zoophilie a été vite employé, à partir de 1855, pour signifier justement l'amour et la défense des animaux et c'est avec ce sens précis qu'il fait son entrée dans les dictionnaires du début du XX<sup>e</sup> siècle. Ce n'est qu'à partir des années 1920 qu'il devient un quasi-synonyme de la bestialité.

Un autre exemple significatif est celui de la vivisection qui fait l'objet, dans cette seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle, d'un large consensus en sa faveur dans les mondes intellectuels et scientifiques (mais aussi dans l'opinion commune) où rares sont ceux qui la mettent en question, où beaucoup pensent, au moins jusqu'en la décennie 1980, qu'elle ne pose pas de problèmes éthiques particuliers et renvoient les opposants dans une marginalité jugée douteuse, voire dangereuse<sup>6</sup>. Une situation, là aussi, relativement contraire à celle du XIX<sup>e</sup> siècle, étudiée par Jacqueline Lalouette<sup>7</sup>, où le développement de la vivisection, sous l'impulsion de François Magendie et de Claude Bernard, provoqua un profond débat, souleva de violentes indignations de la part de personnalités aussi célèbres que Victor Hugo, président d'honneur de la Société française contre la vivisection fondée en 1882, Jules Michelet ou Victor Schoelcher promoteur de l'abolition de l'esclavage des noirs et partisan de la loi Grammont de 1850, la première législation sur la protection des animaux domestiques.

Un dernier exemple, parmi d'autres, est celui de la corrida qui constitue, au moins depuis les années 1920 et le mouvement surréaliste, une source d'inspiration privilégiée pour nombre d'artistes, d'écrivains, d'intellectuels<sup>8</sup> et qui est devenue, dans les années 1980, un objet médiatique (reportages télévisés, comptes rendus réguliers dans la presse écrite, dossiers d'hebdomadaires, ouvrages d'art et de photographies<sup>9</sup>) dont la mode est amplifiée

4. E. PIERRE, "Éléments pour une approche du statut de l'animal en France au XIX<sup>e</sup> siècle", intervention à la journée d'études de la Société d'Ethnologie Française, 9 avril 1992, consacrée au *Statut de l'animal*.

5. PLUTARQUE, *Trois traités pour les animaux*, précédé de *La raison du plus fort* par Élisabeth de FONTENAY, Paris, P.O.L., 1992, p. 73.

6. Sur la position des scientifiques: G. CHAPOUTIER, *Au bon vouloir de l'homme, l'animal*, Paris, Denoël, 1990, p. 65-89.

7. Jacqueline LALOUETTE, "Vivisection et antivivisection au XIX<sup>e</sup> siècle", *Ethnologie française*, XX, 2, 1990, p. 156-165.

8. G. BATAILLE, *Histoire de l'œil, Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, 1970, t. 1; M. LEIRIS, *Miroir de la tauromachie*, Fontfroide-le-Haut, Fata Morgana, 1981; H. de MONTERLAND, *Les Bestiaires*, Paris, Gallimard, 1954.

9. Exemples: "La corrida, art ou barbarie?", *V.S.D.*, 18 juillet 1991; Collectif, *Passions d'arènes*, Paris, Denoël, 1992.

par celle de certaines personnalités, comme le couturier Christian Lacroix. Une situation là encore inverse, au moins au niveau des mondes intellectuels et politiques, notamment parisiens, à celle de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, décrite par Maurice Agulhon<sup>10</sup>, où la bourgeoisie libérale du Midi et du Sud-Ouest, où la gauche républicaine à Paris étaient alors fortement et ouvertement opposées à cette pratique à la fois pour des raisons politiques, son introduction était en partie due à Napoléon III, et philosophiques, puisqu'elle était jugée totalement contraire à l'éthique des Lumières.

L'attitude très réservée d'une partie des milieux intellectuels et médiatiques de notre époque envers cet intérêt pour l'animal peut expliquer, pour une bonne part, la naissance de certaines interprétations qui apparaissent discutables à l'historien parce qu'elles tendent à réduire très sensiblement l'importance du phénomène, soit en voulant en rendre compte uniquement par des évolutions conjoncturelles récentes, il serait, par exemple, le simple corollaire de la crise actuelle de l'éducation (l'animal remplaçant l'enfant que l'on ne veut pas ou qui n'obéit plus II), soit en voulant oublier son enracinement lointain, au moins jusqu'au siècle des Lumières<sup>12</sup>, pour avancer l'idée que ses caractéristiques intellectuelles ont des rapports plus ou moins marqués avec l'idéologie nazie<sup>13</sup>. La situation actuelle est aussi en partie à l'origine de l'abondance et de la diffusion de certains mythes contemporains qui entendent expliquer, mais en fait déforment, ce phénomène d'attention à l'animal en l'attribuant à des personnes seules, délaissées, repliées sur elle-même, plus ou moins misanthropes, des couples égoïstes refusant d'avoir des enfants, des « mémères-à-chiens » gâteuses. Si les études sociologiques permettent, mais difficilement dans la réalité, de réfuter ces conceptions (ainsi, par exemple, la possession d'animaux d'agrément est, statistiquement, non pas le fait de personnes seules ou âgées, mais de couples ayant entre 35 et 65 ans et plusieurs enfants, l'animal servant, non pas de substitut, mais de complément affectif<sup>14</sup>), elles ont plus de difficultés pour mettre en valeur les caractéristiques en longue durée de ce mouvement d'intérêt pour l'animal<sup>15</sup>, d'où l'importance de la recherche historique.

L'histoire du monde animal et de ses relations avec la société humaine est un domaine historiographique récent, essentiellement ouvert aux débuts des années 1980, notamment par les travaux de Maurice Agulhon, qui fait

10. «Le sang des bêtes », *Romantisme*, XXXI, 1981, p. 81-109.

11. P. YONNET, «L'homme aux chats », *Le Débat*, n° 27, 1983, p. 111-126.

12. Voir l'exemple du concours de l'Institut de 1802 consacré aux traitements infligés aux animaux: V. PELOSSE, «Imaginaire social et protection de l'animal. Des amis de l'an X au législateur de 1850 », *L'Homme*, XXI, 4, 1981, p. 5-33, XXII, 1, 1982, p. 33-51.

13. Voir les nombreux entretiens de L. FERRY, par exemple *La Vie*, 26 novembre 1992, p. 15-16, et son ouvrage, un peu plus nuancé: *Le nouvel ordre écologiste*, Paris, Grasset, 1992.

14. Voir F. HERAN, « Comme chiens et chats, structure et genèse d'un conflit culturel », *Ethnologie française*, XXVIII, 4, 1988, p. 325-337 ; du même, " Les animaux domestiques », *Données sociales*, 1987, p. 417-423; N. HERPIN, G. GRIMLER, D. VERGER, "Les Français et leurs animaux familiers: des dépenses en fortes hausses », *Économie et statistique*, n° 241, 1991, p. 53-60; N. HERPIN, D. VERGER, « Sont-ils devenus fous? La passion des Français pour les animaux familiers », *Revue française de sociologie*, XXXIII, 2, 1992, p. 265-286; J. MILLET, J.P. DIGARD, "Une enquête sur les nouvelles sensibilités à l'égard des animaux domestiques », *Anthropozoologica*, n° 10, 1989, p. 31-47.

15. F. HERAN, «La place des animaux familiers dans les ménages français. Réflexion sur les enquêtes récentes », intervention à la journée d'études de la Société d'Ethnologie Française, 9 avril 1992, consacrée au *Statut de l'animal*.

paraître « Le sang des bêtes » dans *Romantisme* en 1981, Robert Delort, qui publie *Les animaux ont une histoire* en 1984, et Keith Thomas, dont l'ouvrage *Dans le jardin de la nature*, évoquant le cas anglais, est traduit en 1985. Un domaine où la recherche se déploie en plusieurs directions: histoire des espèces animales, de leurs évolutions, de leurs répartitions géographiques<sup>16</sup>, histoire des relations concrètes avec l'homme (connaissance, chasse, domestication, élevage, alimentation<sup>17</sup>), histoire de la place de l'animal dans les activités culturelles de l'homme (art, littérature, religion, etc.<sup>18</sup>), histoire des sentiments et du discours de l'homme sur l'animal<sup>19</sup>. Dans ce dernier aspect, celui qui nous occupe particulièrement ici, le travail de l'historien doit permettre de déceler et de répertorier les différentes sensibilités, de les insérer dans une perspective de longue durée afin de suivre les continuités, les évolutions, les mutations, les ruptures, et, en les relativisant, d'analyser la situation actuelle.

L'exemple suivant de l'Église catholique française (notamment du monde cléricale, élément central de cette étude), choisi en raison de sa volonté de rendre compte de la genèse et de l'agencement du monde, de la situation, du rang et du devenir des créatures, mais aussi en raison du rôle fondamental qu'elle joue dans la formation et l'évolution des consciences jusqu'à nos jours, permet d'illustrer ces propos généraux. En effet, le discours catholique de l'époque contemporaine (des années 1940<sup>20</sup> environ aux débuts des années 1990) reflète les clivages et les antagonismes existants dans l'ensemble de la société, montre aussi à quel point les mentalités actuelles sont plus réservées que celles des générations précédentes sur un certain nombre d'aspects et prouve, enfin, combien une situation des acteurs et des idées dans une longue durée permet de formuler des interprétations différentes de celles mentionnées plus haut.

D'une manière très significative des mentalités du temps, vouloir évoquer la question des rapports entre l'Église catholique et le monde animal à l'époque contemporaine, c'est, en première impression, au regard des sources, se trouver en présence d'un certain vide, car les documents disponibles sont en nombre relativement restreint: peu de mentions dans les ouvrages, peu de présence dans les espaces sacrés que ce soit dans l'iconographie ou dans les cérémonies. Or, lorsqu'on se place sur un temps long de plusieurs siècles,

16. Exemples: L. BOBIS, *Les neufs vies du chat*, Paris, Gallimard, 1991; R. DELORT, « Les animaux en Occident du X<sup>e</sup> au XVI<sup>e</sup> siècle », *Le monde animal et ses représentations au Moyen-Âge*, Université Toulouse-le-Mirail, 1985, p. 11-45; du même, *Les éléphants, piliers du monde*, Paris, Gallimard, 1991.

17. Exemples: « L'animal dans l'alimentation humaine, les critères de choix », *Anthropozoologica*, n° spécial, 1988; R. DELORT, « Zoologie et histoire des animaux à la fin du Moyen-Âge et au XVI<sup>e</sup> siècle », *Anthropozoologica*, n° 1, 1984, p. 38-42; *La chasse au Moyen-Âge*, Les Belles Lettres, 1980; J.L. FLANDRIN, *Chroniques de Platine*, Paris, Odile Jacob, 1992.

18. Exemples: *L'animal, l'homme, le dieu dans le Proche-Orient Ancien*, Leuven, Ed. Peters, 1984; E. FOUCART-WALTER.P. ROSENBERG, *Le chat et la palette*, Paris, Adam Biro, 1987; A. SCHNAPP-GOURBEILLON, *Lions, Héros, Masques, les représentations de l'animal chez Homère*, Paris, Maspéro, 1981; J. VOISENET, *L'imagerie animale des auteurs chrétiens du Haut Moyen-Âge occidental, héritages et originalité*, Toulouse, thèse, 1990.

19. Exemples: R. DARNTON, *Le grand massacre des chats, attitudes et croyances dans l'ancienne France*, Paris, Laffond, 1986; *Histoire et animal*, Toulouse, Presses de l'É.P., 1989.

20. Période qui, pour ce sujet, termine le XIX<sup>e</sup> siècle et ouvre l'époque actuelle, cf. E. BARATAY, *L'Église et l'animal du XVI<sup>e</sup> siècle à nos jours en France*, Thèse, Lyon III, 1991, à paraître au Cerf en 1995.

cette disparition quasi totale représente l'aspect le plus marquant de notre période, celui qui constitue en premier lieu son originalité, car il met fin à une tradition ancienne dans l'Église, celle de se servir de l'animal en particulier et de la nature en général pour enseigner et vivre la religion. Il suffit de penser à François d'Assise méditant sur les animaux pour monter jusqu'à Dieu, à François de Sales érigeant les mœurs des abeilles en modèle de vie pour les religieuses et, plus près de nous, au curé d'Ars, à Thérèse de Lisieux<sup>21</sup>. Une pratique qui se retrouve dans l'iconographie où le bestiaire, soit symbolique, soit représentant la diversité de sa création, peuple les églises du Moyen Age aux années 1940<sup>22</sup>.

Cette faible présence renvoie, en fait, à deux événements majeurs: la fin de la querelle avec la philosophie des Lumières, puis avec la science matérialiste du XIX<sup>e</sup> siècle à propos de la nature de l'homme<sup>23</sup>, ce qui explique le peu de place que l'animal, miroir de celui-ci, tient dans la théologie contemporaine; mais aussi, l'abandon du rôle d'intermédiaire, de véritable missionnaire que cette créature jouait entre l'homme et Dieu. C'est ainsi que l'animal modèle, souvent cité dans les sermons et destiné à édifier les fidèles, est en complet oubli dès la décennie 1920, que le bestiaire symbolique s'efface progressivement dans les années 1930-1950, que l'animal agent de Dieu ou du démon, autrefois présent dans les vies des saints et même dans la vie quotidienne, n'est guère évoqué à partir des années 1950<sup>24</sup>.

Une évolution générale qui traduit, par l'instauration d'une religion toute intellectuelle, à peu près uniquement centrée sur le monde des hommes, un divorce avec le milieu environnant. Un phénomène fondamental qui peut s'expliquer par la conjonction de causes diverses dont la plupart appartiennent à l'histoire propre de l'Église: l'attraction du jeune clergé et des militants des années 1940-1960, souvent issus des classes moyennes urbaines, pour une religion intériorisée, rationnelle, méfiante vis-à-vis de pratiques populaires s'aidant de la nature pour s'entretenir avec Dieu; la transformation, par conséquence, de la pastorale par l'abandon des méthodes jugées trop liées à un monde rural dépassé au profit de nouvelles formes plus adaptées au monde urbain, terre nouvelle de la christianisation; la volonté, enfin, de se réconcilier avec la société de son temps en adoptant simplicité, dépouillement et en abandonnant une décoration considérée comme inutile<sup>25</sup>. Mais d'autres

21. Respectivement: *Legenda major*, 9-1; Lettre 168 du 22 novembre 1602, *Œuvres*, Lyon, Vitte, 1910-1918, t. 12, p. 145; *Sermons*, Paris, Delaroché, 1893, t. 2, p. 27, 420; *Histoire d'une âme*, Paris, Cerf, 1979, p. 132-133.

22. Sur tous ces aspects: E. BARATAY *op. cit.*

23. J. HARVEY, « L'évolution transformée: positivistes et matérialistes dans la Société d'Anthropologie de Paris, du Second Empire, à la Troisième République », *Histoire de l'Anthropologie, xv-xix<sup>e</sup> siècles*, Paris, Klincksieck, 1894, p. 387-410; R. LADOUS, « Adam, le singe et le prêtre. La question des origines et de l'évolution biologique de l'homme dans les catéchismes français (1850-1950) », *Christianisme et science*, Paris, Vrin, 1989, p. 101-145; G. MINOIS, *L'Église et la science*, Paris, Fayard, 1991, t. 2.

24. Évolution pleinement revendiquée par quelques-uns: A. SERTILLANGES, *Catéchisme des incroyants*, Paris, Flammarion, 1930, t. 2, p. 186; *Vies des saints et des bienheureux ... par les RR.PP. Bénédictins de Paris*, t. 13, Paris, Letouzey et Ané, 1959, p. 7-11. Sur cette évolution: E. BARATAY *op. cit.*, v. chap. 18.

25. Voir G. CHOLVY, Y.M. HILAIRE, *Histoire religieuse de la France contemporaine*, Toulouse, Privat, t. 3 notamment p. 274, 321; C. GREMION, P. LEVILLAIN, *Les lieutenants de Dieu*, Paris, Fayard, 1986,

raisons concernant plus directement notre sujet interviennent, notamment une amplification de l'anthropocentrisme à partir des années 1930, ce dont nous reparlerons plus loin, et un changement de la place et du rôle de l'animal dans la création.

En effet, l'époque est marquée par un phénomène majeur dans l'Église: l'adoption de l'évolutionnisme. Farouchement opposé à cette idée au XIX<sup>e</sup> siècle, le clergé amorce un revirement dans les années 1920 qu'il achève dans la décennie 1950<sup>26</sup>. Une conversion qui lui permet d'être en phase avec le monde scientifique et intellectuel du temps et même, dans les années 1940-1960, grâce au rayonnement de Teilhard de Chardin, de donner un écho certain à des thèses qui, en s'inscrivant dans le schéma évolutionniste admis par tous, ne font plus l'objet d'une critique virulente comme au XIX<sup>e</sup> siècle et peuvent apparaître plausibles. Une situation qui permet de les affirmer avec plus de force et, contrairement à ce que l'on pourrait croire, de mieux différencier l'homme de l'animal, de renforcer la coupure traditionnellement placée entre les deux créatures en la transformant en un véritable fossé.

C'est ainsi qu'en acceptant l'idée d'une création d'origine exclusivement matérielle pour les animaux, mais en la refusant pour l'homme, en insistant, pour celui-ci, sur l'intervention particulière de Dieu, sur la transformation totale du corps préexistant au moment de l'infusion de l'âme, les clercs peuvent ne faire de l'animal ancêtre qu'une simple « matière déjà existante et vivante », donc soutenir que les créations sont différentes et que les parentés ne sont qu'apparentes<sup>27</sup>. C'est pourquoi, ils insistent sur l'existence d'une discontinuité en profondeur, d'ordre psychique, qui surpasse largement la continuité des corps et qui permet d'affirmer que l'homme n'est pas un animal évolué, mais bien autre chose. Car, avec l'introduction de l'âme, et donc l'apparition subite et entière de la pensée, un saut brusque apparaît dans l'évolution installant un abîme entre le règne antérieur de la vie (la biosphère) et celui de l'esprit, de l'homme (la noosphère)<sup>28</sup>. C'est pourquoi, aussi, si de plus en plus de théologiens tiennent compte des acquis de la science, s'ils acceptent de remettre en question des notions jugées trop floues, comme celle de l'instinct, ils refusent constamment d'accorder à l'animal une intelligence d'ordre spirituel, de reconnaître, entre lui et l'homme, la présence d'une simple différence de degré. L'animal a une intelligence matérielle, une faculté d'adaptation, mais ne peut rejoindre l'homme qui, transcendé par la réflexion, est d'une nature autre<sup>29</sup>.

notamment p. 194, 222, 230, 251, 260, 262; R. WATTEBLED, *Stratégies catholiques en monde ouvrier dans la France d'après-guerre*, Paris, Ed. Ouvrières, 1990, notamment p. 96-102.

26. Voir les exemples de P. PÉRIER, *Le transformisme*, Paris, Beauchesne, 1938; B. de SOLAGES, *La pensée chrétienne face à l'évolution*, Toulouse, Imprimerie du Centre, 1947 et les études de R. LADOUS, *art. cil.* et E. BARATAY *op. cil.*, chap. 17.

27. Citation de PIE XII, *Humani Generis*, 1950, citée par M. GRISON, *Problèmes d'origine. L'univers, les vivants, l'homme*, Paris, Letouzey et Ané, 1954, p. 298. De même: B. de SOLAGES, *Le livre de l'espérance*, Paris, Spes, 1954, p. 17.

28. Exemples: F. BERGOUNIOUX, *Origine et destin de la vie*, Paris, Éditions Ouvrières, 1961, p. 331; P. TEILHARDE CHARDIN, *Le phénomène humain*, Paris, Seuil, 1955, p. 179.

29. Exemples: P. BLANCHARD, *L'instinct et la raison sont-ils marqués de deux natures ?*, s.l., s.d., p. 47-54; G. CRUCHON, "Affectivité animale et sentiments humains", *Psychisme animal et âme humaine*, Paris, Spes, 1954, p. 122.

En fait, tout en redéfinissant les créatures, ces conceptions évolutionnistes leur donnent aussi une place nouvelle, car elles changent la vision de l'univers. A une création statique, où les êtres s'échelonnent de la terre au ciel, de la matière à Dieu en passant par les plantes, les animaux, les hommes et les anges, succède une création dynamique où l'étagement entre les créatures n'est plus spatial, mais temporel, à travers trois stades successifs: la lithosphère (la matière), la biosphère (la vie), la noosphère (la pensée). Or, seule créature terrestre à avoir franchi ce dernier stade, l'homme est considéré, non plus comme le centre de la création, mais comme la flèche même de l'évolution et, pour les teilhardiens qui croient en une progression du monde vers Dieu, la seule possibilité de marche en avant<sup>30</sup>. A l'inverse, dans ce contexte anthropofinaliste, où la nature ne prend son sens que par l'arrivée de l'homme, où la seule justification de son existence ne se trouve que dans le rôle de préparation de cet avènement, le monde animal est précisément vu comme l'ensemble des essais, des ébauches qui l'ont précédé. Situé maintenant en arrière de l'évolution, il représente, comme l'écrit Mgr Bruno de Solages en 1962, «l'Ancien Testament de l'homme») dont le rôle historique est terminé<sup>31</sup>.

Mais, s'ils ne sont plus porteurs d'avenir, la nature en général et l'animal en particulier doivent tout de même aider l'homme à progresser. Cette idée apparaît dans les années 1930 à propos du débat scientifique sur l'origine de l'humanité où les clercs notent que celle-ci s'est progressivement emparée de la nature et l'a remaniée pour l'exploiter<sup>32</sup>. Une conception renforcée par la vision teilhardienne de l'évolution, car, dans cet univers en marche vers Dieu, l'homme, pointe actuelle de ce mouvement, doit avancer en tirant de la nature tout ce qu'elle peut lui donner<sup>33</sup>. Une idée confirmée par un troisième courant, puisque, à partir de 1945, une fraction croissante du clergé abandonne les méthodes traditionnelles de la pastorale, dont l'efficacité lui paraît douteuse, pour investir la société profane et la rechristianiser de l'intérieur. Mais, cela suppose une réévaluation de ses activités (science, travail, technique) qui sont alors considérées comme des contributions à la marche en avant vers Dieu<sup>34</sup>. Ainsi, pour tous, l'homme doit agir dans la nature, la maîtriser et devenir le « collaborateur » de Dieu, le « co-constructeur », le « co-créateur » d'une création en gestation permanente<sup>35</sup>.

D'où un hommage appuyé et unanime, au moins jusqu'aux années 1970, à la technique et à l'aménagement de la nature. En 1970, par exemple, un jésuite écrit que barrages et autoroutes valorisent les sites et que « la nature

30. Exemples: A. SERTILLANGES, *L'univers et l'âme*, Paris, Éditions Ouvrières, 1965, p. 47 ; P. TEILHARDE CHARDIN, *op. cit.*, p. 156.

31. *Initiation métaphysique*, Toulouse, Privat, 1962, p.53. Voir aussi F. HOURS, «Les aspects sociaux-culturels de l'émergence humaine », *Émergence et originalité de l'homme*, Lyon, Cahiers de l'Institut Catholique, 1987, p. 62.

32. Exemples: J. AUGIER, « L'organisation biologique et ses degrés », *Émergence...*, *idem*, p. 111 ; P. PÉRIER, *op. cit.*, p.207.

33. P. TEILHARDE CHARDIN, *op. cit.*, p.285. Sur cela, voir P.H. COUTAGNE, «La maîtrise de la nature dans la vision du père Teilhard de Chardin», *Droit de l'animal et pensée chrétienne*, Paris, Institut de France, 1986, p. 19-28.

34. E. RIDEAU, *Consécration, le christianisme et l'activité humaine*, Paris, Desclée de Brouwer, 1945, p. 57-74; S. YONNET, «La rédemption de l'univers », *Lumière et vie*, n°48, 1960, p. 60.

35. M.D. CHENU, *Théologie de la matière*, Paris, Cerf, 1967, p. 12, 90, 113.

aménagée se révèle souvent plus belle que la nature à l'état brute »<sup>36</sup>. Plus concrètement, en créant, dans la décennie 1960, les Raiders et les Pionniers, qui privilégient chantiers, actions collectives, technicité, les dirigeants des Scouts de France abandonnent la vision contemplative et esthétique de la nature, datant des origines du mouvement, les années 1920, au profit d'une idéologie d'aménagement et d'exploits sportifs <sup>37</sup>.

D'où l'accentuation d'une conception présente à toutes les époques, mais ici particulièrement mise en avant, celle de la domination de la nature. Il est, en effet, significatif que les clercs citent très fréquemment, beaucoup plus que précédemment, ce verset de la *Genèse* (1-28) demandant aux hommes de remplir la terre et de dominer les animaux. Il est tout aussi significatif que cet autre verset (9-2) de la *Genèse*, autrefois traduit par « que tous les animaux de la terre (...) soient frappés de terreur et tremblent devant vous » <sup>38</sup>, qui dressait un constat de la réaction animale après la chute originelle, soit transformé de nos jours, dans la célèbre *Bible de Jérusalem*, en « Soyez la crainte et l'effroi de tous les animaux », ce qui implique une action volontaire, active et même violente de l'homme. Car cette domination apparaît, non seulement normale, mais nécessaire à la bonne marche de la création et irréversible. En 1963, des franciscains notent que l'exploitation de la création « est si bien dans la ligne de ce que Dieu veut, que le retour à l'état sauvage apparaît chez les écrivains sacrés comme une évidente régression (...). La Bible n'a d'admiration que pour la nature travaillée, humanisée, achevée ». De la même manière, l'abbé Jean Calvet écrit en 1956 que « La civilisation progresse par la raréfaction et la disparition graduelle des animaux sauvages de tempérament irréductible, ou par la domestication de ceux qui préfèrent se soumettre à la volonté de l'homme » <sup>39</sup>.

Cette volonté accrue de maîtriser la nature s'illustre concrètement par certains aspects très significatifs. Ainsi, en est-il de la chasse. Officiellement interdite aux clercs depuis le Haut Moyen Age, en fait tolérée jusqu'au XVII<sup>e</sup> siècle, puis réprimée à l'époque de la Réforme Tridentine, parce que jugée indigne de l'état clérical (elle attirait vers la matière et faisait oublier les choses du ciel) <sup>40</sup>, elle connaît, de nos jours, un profond changement de statut. En effet, sous la pression de curés de campagne, les statuts synodaux postérieurs aux années 1950 n'évoquent plus les interdictions et laissent toute liberté aux prêtres <sup>41</sup>. Une situation qu'entérine le nouveau code de droit canonique de 1983 en n'abordant plus cette question <sup>42</sup>. Aussi, les campagnes voient-elles le retour des curés chasseurs dont les arguments sont révélateurs

36. F. Russo, « Nature et environnement », *Etudes*, t. 333, 1970, p. 390. Dans le même esprit: T. DESBONNETS, « Faut-il moderniser le cantique des créatures », *Cahiers de vie franciscaine*, n° 40, 1963, p. 13-27.

37. F. LIMOUTEUX, *L'École du chantier*, Presses d'Ile-de-France, 1964, p. 106-111. Sur cette évolution: P. LANEYRIE, *Les scouts de France*, Paris, Cerf, 1985, notamment p. 309.

38. L. FILLION, *La Sainte Bible commentée*, Paris, Letouzey et Ané, 1888, t. 1, p. 48.

39. E. BEAUEAMP, J.P. DE RELLES, « La puissance cosmique des enfants de Dieu », *Cahiers de vie franciscaine*, n° 40, 1963, p.3; *Les animaux dans la littérature sacrée*, Paris, Fernand Lanore, 1956, p.163.

40. P. COLLET, *Traité des devoirs d'un pasteur*, éd. 1760, p. 376 et s.; J.B THIERIS, *Traité des jeux et des divertissements*, 1686, p. 270 et s. Sur cette évolution: E. BARATAY, *op. cit.*, cbap. 8.

41. Exemples des statuts des diocèses de Belley, 1952; Lille, 1953; Autun, 1958; etc.

42. *Code de droit de canonique*, Paris, Cerf, 1984, p. 49, canon 285.

des mentalités du temps. Il s'agit, pour eux, de se rapprocher des populations, de favoriser les contacts, et l'on retrouve ici cette volonté d'investir le monde profane pour le rechristianiser, mais il s'agit aussi de participer à cette maîtrise de la nature voulue par Dieu<sup>43</sup>.

Même tonalité à propos d'un autre exemple, celui de la corrida. Réprouvée par Pie V en 1567, il interdit aux clercs d'y assister, violemment combattue par les évêques de Nîmes en 1863 et 1885, au moment de son introduction en France, parce qu'ils voyaient en elle une régression des mœurs, une progression du paganisme et de la cruauté<sup>44</sup>, la corrida bénéficie d'une image nouvelle à partir des années 1930-1950. Ainsi, bien qu'ils condamnent encore cette pratique, les textes de cette époque n'évoquent plus la cruauté et mentionnent l'idée d'un art des toreros, symbole de l'intelligence de l'homme face à la brutalité<sup>45</sup>. L'évolution s'accélère à partir des années 1960, puisque l'interdiction de 1567 tombe en désuétude et que le nouveau code de 1983 ne la reprend pas à son compte<sup>46</sup>. Aussi, des clercs assistent-ils aux corridas, comme l'actuel évêque de Nîmes qui voit en elles une fête, une communion nécessaire entre les hommes et déclare en 1981 : « Ce que je trouve très beau dans la corrida, c'est que l'homme cherche à maîtriser la bête, à maîtriser la nature. Cela a toujours été la vocation de l'homme tel que Dieu le veut »<sup>47</sup>.

On comprend, dès lors, que le contexte du temps n'est pas propice à l'idée d'une protection du monde animal. C'est ainsi que la question primordiale, aux yeux des zoophiles, de la souffrance provoquée par l'homme est pratiquement occultée, puisque la plupart des clercs la minimisent en l'intégrant, pour la justifier, dans la souffrance générale des vivants considérée soit, depuis les découvertes paléontologiques du XIX<sup>e</sup> siècle, comme une loi de la nature, et non plus comme une conséquence de la chute originelle, soit, depuis les années 1930, comme une condition de l'évolution, donc du progrès de l'homme. « On n'arrête pas une armée en marche vers la victoire pour éviter des plaies aux combattants » écrit à ce sujet le dominicain Sertillanges à la fin des années 1940<sup>48</sup>.

Ce contexte est renforcé par l'évolution qui affecte la place de l'animal dans l'économie du Salut. En effet, dès les années 1930, des idées telles que celle d'une providence de Dieu pour les animaux, ou celle faisant de l'homme le prêtre de la création officiant en faveur de toutes les créatures, ou encore celle de la destinée des bêtes, objet d'un débat philosophique important au XIX<sup>e</sup> siècle, même si l'immense majorité des prêtres optaient pour l'absence de toute survie, ne sont plus du tout évoquées<sup>49</sup>. Il en est de même des histoires des saints, objets d'un profond discrédit, notamment celles de

43. Voir les entretiens publiés dans *Plaisirs de la chasse*, novembre 1986, p. 23-36.

44. Respectivement: H. PLANTIER, Lettre du 16 mai 1863 publiée dans *Instructions, lettres pastorales et mandements*, Nîmes, Giraud, 1867, T. 1 p. 232-235 ; BESSON, Instruction du 15 Août 1885 publiée dans RAMBURES, *L'Église et la pitié envers les animaux*, Paris, Lecoffre, 1908, p. 199-211. Voir E. BARATAY *op. cit.*, chap. 15.

45. *Semaine religieuse du diocèse de Limoges*, 16 Juin 1935; *Catholicisme, hier, au, ourd'hui, demain*, Paris, Letouzey et Ané, 1952, T. 3 col. 219.

46. *Code...*, *op. cit.*, p. 49, canon 285.

47. *Corrida*, n° 8, novembre 1981, p. 28-30.

48. *Le problème du mal*, Paris, Aubier, 1951, T. 2, p. 125-27. De même, F. BERGOUNIOUX *op. cit.*, p. 50-52.

49. E. BARATAY *op. cit.*, chap. 19.

François d'Assise catéchisant les animaux <sup>50</sup>. A cela s'ajoute plus concrètement, même si d'autres raisons interviennent et malgré certaines résistances régionales, le déclin général des rites de bénédiction des troupeaux dans les campagnes <sup>51</sup>. Il s'effectue ainsi une rupture quasi-totale entre l'animal et la religion.

D'où un désintérêt pour toute idée de protection avec une évolution intéressante, car la décennie 1930 représente l'apogée d'un mouvement commencé, pour le monde catholique, dans les années 1850<sup>52</sup>, cherchant à lier protection et religion. Si ce projet a longtemps échoué, il ne paraît pas en être de même vers 1930, époque où le scoutisme naissant affirme vouloir répandre le respect des animaux <sup>53</sup>, où certains traités de théologie évoquent ce sujet <sup>54</sup>, où le premier catéchisme national de 1937 l'aborde dans une leçon <sup>55</sup>, où le cardinal Verdier accorde son patronage à l'Association Française de Défense des Animaux, où Paul Chanson, un entrepreneur du pas-de-Calais, projette de fonder une association catholique de protection des animaux et accueille, dans son patronage d'honneur, les plus grands noms du catholicisme de l'époque <sup>56</sup>.

Mais, à partir de 1945, tout change. Le projet d'association est abandonné, la leçon du catéchisme national disparaît de la version de 1967, les traités oublient de nouveau ces aspects, les scouts abandonnent leur loi dans les années 1960-1970. L'évolution qui touche le modèle franciscain illustre bien ce problème, puisque les histoires du saint témoignant de son respect et amour des animaux sont jugées, elles-aussi, légendaires, à peine bonnes pour les enfants, inutiles pour une Église soucieuse de s'investir dans les problèmes sociaux du temps <sup>57</sup>.

En fait, pour être compris, ce désintérêt doit être inscrit dans ce rejet général du monde animal, dont nous avons vu les différents aspects, que les clercs conduisent au nom de la maîtrise de la nature et de la nécessité de s'investir dans la société séculière. Une nécessité qui crée, à leurs yeux, une antinomie entre l'intérêt pour la création dans son ensemble et celui plus particulier pour l'homme. Antinomie renforcée et justifiée par le développement du christocentrisme, où la quête de Dieu passe par celle de l'homme, et donc par une certaine transformation de l'ancienne religion de salut supramondain en une foi insistant sur l'humanitaire <sup>58</sup>, c'est-à-dire où la relation

50. WILLIBORDE PARIS, "François d'Assise », *Catholicisme ...*, op. cit., 1956, T. 4 col. 1531.

51. Exemples dans P. CHARRIE, *Le folklore du Bas-Vivarais*, Paris, Guénégaud, s.d., p. 97; A. VAN GENNEP, *Manuel de folklore français contemporain*, Paris, Picard, 1937-1958, T.1 L.V. p. 2410; E. WEBER, *La fin des terroirs*, Paris, Fayard, 1983, p. 511.

52. Voir A. GODIN, *Le protecteur, le législateur et l'ami des animaux*, Paris, auteur, 1856-1857.

53. J. SEVIN, *Le scoutisme*, Paris, Spes, 1924, p. 40. Voir P. LANEYRIE, op. cit., p. 189.

54. E. BAUDIN, *Cours de philosophie morale*, Paris, De Gigord, 1936, p. 255-57 ; A. BOULANGER, *La doctrine catholique*, Lyon, Vitte, 1941, p. 95.

55. *Catéchisme à l'usage des diocèses de France*, Marseille, Plubiroc, 1938, p.109, 33<sup>e</sup> leçon, question 289.

56. Projet évoqué dans *Les animaux sous l'arc-en-ciel*, Paris, Cerf, 1939, p. 217-221. Exemples de personnalités citées p. 235-238 : Mgr Verdier, Mgr Salièges, François Mauriac, Maurice Denis, Paul Claudel, Daniel Rops, etc.

57. G. HOURDIN, *François, Claire et les autres*, Paris, Desclée de Brouwer, 1984, p. 7-8.

58. Sur cette transformation: G. CHOLVY, Y.M. HILAIRE, op. cit., T. 3 ; Y. LAMBERT, *Dieu change en Bretagne, la religion à Limerzel de 1900 à nos jours*, Paris, Cerf, 1985.

horizontale entre les hommes prend le pas sur la relation verticale entre Dieu, les hommes et les autres créatures. Ainsi, le rejet de l'animal et ses justifications traduisent une accentuation de l'anthropocentrisme.

D'où, après un premier temps de désintérêt dans les années 1940-1970, une période de forte réticence ensuite, au moment où la protection du monde animal, l'écologie<sup>59</sup> se développent, prennent, comme nous l'avons vu, une place croissante dans les médias. Car, la grande majorité du clergé, mais aussi des militants catholiques, se montre extrêmement réservée, si ce n'est hostile, en arguant que l'attention aux animaux est scandaleuse au regard de la situation des hommes ou que l'intérêt pour l'écologie risque d'entraver le développement économique du Tiers-monde. Des arguments appuyés par la conviction que toute attention prononcée pour une autre créature n'est qu'une déviation, par la volonté de défendre le statut prééminent de l'homme, par une certaine réticence à remettre en question son comportement<sup>60</sup>.

Ainsi, la période 1940-1990 est marquée par une dévalorisation du statut de l'animal devenu un simple objet à exploiter, totalement exclu du religieux. Une position qui, sous bien des aspects, place notre époque en retrait par rapport aux décennies précédentes, notamment, pour la situation catholique, les années 1920-1930.

Mais, une position que ne partage pas du tout une fraction de ce monde catholique. Une fraction située à l'opposé du courant précédent (où ce sont surtout les clercs qui construisent, proposent et transmettent les thèmes essentiels), puisque constituée de peu de prêtres, mais surtout de laïcs, très minoritaire, quelques sondages locaux et ponctuels la situant à 10-15 % de l'ensemble catholique<sup>61</sup>, et représentant un mouvement qui émerge au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle<sup>62</sup> pour connaître ensuite un développement continu avec de sensibles mutations<sup>63</sup> à la fin du siècle, dans les années 1950 et à partir des années 1970. Une époque où s'effectuent un approfondissement, une structuration des positions dans le but de former une véritable théologie de la nature que l'on peut résumer en deux thèmes principaux.

Le premier est celui du respect de la vie qui se fonde de plus en plus, au fil des décennies, sur l'affirmation ouverte du sentiment d'affection liant les membres de ce courant au monde animal et surtout à leurs animaux familiers. Un sentiment exposé assez tôt par les laïcs, dès la fin du XIX<sup>e</sup> siècle<sup>64</sup>, mais plus tardivement, à partir de la décennie 1950, par les

59. *Prise dans son sens strict de connaissance des êtres vivants dans leurs milieux naturels.*

60. *Croissance des jeunes nations*, n° 326, avril 1990, p. 21, 28 ; M. LÉBOUCHER, "Les animaux sont-ils trop aimés?", *Panorama*, mars 1991, p. 66-67; L. LUEHEREAU, J. JOUELA, art. cit., p. 200.

61. Voir l'étude de J. GAILLARD, "L'Église catholique et la protection animale", *Le Supplément*, n° 167, 1988, p. 173-192. ;

62. Voir les textes de G. CHARDON, *Roi et non tyran*, Paris, Lecoffre, 1862; F. DONNET, *Instructions, mandements, lettres*, Bordeaux, Gounouilhou, 1837-1861; V. de PRILLY, *Circulaire* n° 187, 1<sup>er</sup> Juin 1857. Sur cette émergence de la zoophilie: M. AGULHON, art. cit. ; E. BARATAY *op. Cit.*, chap. 15; V. PELOSSE, art. cit. ; E. PIERRE, "Une société sous la monarchie de Juillet: la S.P.A. Formation, idéologie, sociologie", *Histoire et animal*, Toulouse, Presses de l'I.E.P., 1989, vol. 1, p. 315-331.

63. Notamment dans les conceptions. Cet aspect n'appartient pas à notre présent sujet, mais nous l'évoquons brièvement plus loin.

64. Exemples: L. BLOY, *La femme pauvre*, Paris, Mercure de France, 1918, p. 114; F. JAMMES, *De l'Angelus de l'aube à l'Angelus du soir*, Paris, Gallimard, 1971, p. 25-27.

clercs <sup>65</sup>, et qui remplace les anciennes considérations où le respect de l'animal était justifié par celui de la création de Dieu ou par le refus de toute dégradation morale de l'homme<sup>66</sup>.

Cette sensibilité affirmée se traduit en priorité par le rejet des mauvais traitements. Ce fait n'est pas nouveau, mais il acquiert une résonance très forte à notre époque et a changé de forme, l'évolution s'effectuant dans la première moitié du siècle. Ce ne sont plus les chiens des rues ou les bêtes de traits qui sont concernés <sup>67</sup>, mais tous les animaux à travers tous les aspects institutionnalisés: élevage et pêche industriels, conditions de transport, corrida, chasse, etc <sup>68</sup>. En fait, il s'agit de plus en plus, le phénomène est patent à partir des années 1970, d'une volonté de repenser totalement la création et l'action de l'homme. C'est à ce titre que cette zoophilie rejoint pleinement l'écologie, que la vivisection, relativement justifiée jusque vers 1970, est contestée depuis <sup>69</sup>, que certains affichent ouvertement une pratique végétarienne considérée comme l'élément d'un progrès moral de l'homme <sup>70</sup>.

Ce refus des mauvais traitements se justifie par celui de la souffrance des animaux qui devient, à notre époque, l'aspect central de la zoophilie, ce qui témoigne, là aussi, de ce déplacement progressif des enjeux de la protection du respect de Dieu, de la moralité de l'homme, de l'utilité économique vers le respect d'une créature à part entière. Dans ce cadre, ces catholiques refusent l'idée d'une souffrance nécessaire et entendent mettre en avant, non pas la loi inexorable de la nature, mais l'écrasante responsabilité de l'homme <sup>71</sup>. Ce qui conduit à remettre en question les rapports traditionnels, à soutenir, à partir des années 1930, l'existence de droits des animaux, conception s'ajoutant à celle des devoirs évoquée depuis les années 1850, et à prôner l'instauration d'une mentalité nouvelle basée sur une revalorisation de la création matérielle, une resituation de l'homme dans celle-ci et non plus à part, un respect général de la vie par un homme nouveau qui ne réserverait plus la charité à son espèce, mais l'étendrait à toute la création dans une vision biocentrique et non plus anthropocentrique <sup>72</sup>.

Le second thème de cette théologie réside dans la conviction de l'existence d'une communauté de destin qui repose sur l'idée préalable d'une communauté de création. Idée justifiée et renforcée par le recours à la philosophie thomiste, à la théorie évolutionniste et à l'éthologie qui prouvent respective-

65. J. GAUTIER, *Un prêtre se penche sur la vie animale*, Paris, Crépin-Le-Blond, 1958, p. 35 ; A. MOORTHAMER, *S'aimer comme chien et chat*, Morlaix, Morant, 1989.

66. G. CHARDON, *op. cit.*, p. 22-27 ; V. de PRILLY, *op. cit.*, p. 3.

67. Comme cela l'était au XIX<sup>e</sup> siècle: abbé J.J. MASSONI, *Le journal d'un curé de campagne*, Marseille, Roux, 1858, T. 1 p. 30-33 ; abbé P. PETIT, *Politesse tirée de l'Écriture Sainte*, La Rochelle, Rioubland, 1861, p. 93-95.

68. J. GAILLARD *Les animaux nos humbles frères*, Paris, Fayard, 1986, p. 104; abbé M. LEVEOUE, *Mon frère le chien*, Genève, La Palatine, 1957, p. 94. Les laïcs étant les plus nombreux dans ce courant, je distinguerai les clercs dans les notes suivantes.

69. Avant 1970: R. et M. CHASLES, *De la bête à Dieu*, Paris, Memra, 1949, p. 53; abbé J. GAUTIER, *op. cit.*, p. 22. Après 1970: abbé BRUN, Lettre au journal *La Vie* publiée dans *Bêtes et Cens devant Dieu*, 2<sup>e</sup> trim. 1981, p. 9; J. GAILLARD *idem*, p. 107-110.

70. J. GAILLARD *ibid*, p. 101-102.

71. R. et M. CHASLES, *op. cit.*, p. 52; R. MASSON, "Le chrétien devant l'animal", *France Catholique*, 22 Juin 1873, p.11.

72. J. GAILLARD *op. cit.*, p. 55; abbé M. LEVEOUE, *op. cit.*, p. 112, 131.

ment, aux yeux des zoophiles, que l'animal a une âme comme l'homme, qu'il existe entre eux une forte continuité, qu'ils ont des formes propres d'intelligence, qu'ils appartiennent à une même communauté <sup>73</sup>.

D'où la certitude que les animaux ont une place dans l'économie du Salut. S'appuyant sur les modèles du Christ accueilli par le bœuf et l'âne au nom de toute la création et de François d'Assise prêchant aux animaux, ces catholiques croient en leur participation à l'histoire divine, à la rédemption et donc à la résurrection. Une croyance qui s'est progressivement développée depuis le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle <sup>74</sup> et s'est particulièrement affirmée dans les années 1970-1980, cela, non plus au titre de la bonté de Dieu ou de la compensation de souffrances injustes comme autrefois, mais du prix de la vie, de l'évidente survie de l'âme animale <sup>75</sup>. D'où la conviction de l'existence d'un paradis des animaux, voire même, pour certains, de leur présence dans le paradis humain <sup>76</sup>. D'où, aussi, le développement de rites à peine esquissés avant les années 1940: prières <sup>77</sup>, mais aussi messes et bénédictions organisées à partir des années 1960 lors des fêtes de François d'Assise et destinées à demander la protection de Dieu pour les animaux familiers <sup>78</sup>.

Ce renforcement des convictions débouche sur un militantisme accru s'appuyant, surtout à partir des années 1970, sur les exemples de personnalités à la renommée mondiale (telles Albert Schweitzer ou Jean-Paul II <sup>79</sup>) et d'entreprises menées dans les églises catholiques ou protestantes d'Angleterre, de Suisse, d'Allemagne ...<sup>80</sup>. Un militantisme qui se traduit par de nombreuses actions et par la formation, en 1969, de l'Association Catholique pour le Respect de la Création Animale <sup>81</sup>. Très majoritairement implantée dans les grandes zones urbaines (région parisienne, Côte d'Azur), composée essentiellement de laïcs (2 000 membres environ de nos jours, dont seulement une vingtaine de prêtres actifs), de femmes, avec une moyenne d'âge relativement élevée <sup>82</sup>, ce qui est une originalité par rapport aux autres mouvements de

73. M. DAMIEN *L'animal, l'homme et Dieu*, Paris, Cerf, 1978, p. 71-72; R. MASSON art. cil., p. 10.

74. Question évoquée à partir des années 1830: F. de LAMENNAIS, lettre 2338, 8 Octobre 1834 (à la comtesse de Senfit), *Correspondance générale*, Paris, Colin, 1977, T.6 p. 306; E. de GUÉRIN, *Journal*, Paris, Didier, 1874, p. 85.

75. M. DAMIEN *op. cit.*, p. 202, 208 ; R. MASSON art. cil., p. 11. Ce qui entraîne une incertitude sur la nature exacte de cette âme: âme sensitive des thomistes, abbé J. GAUTIER *op. cit.*, p. 103, 130, 148, où âme spirituelle, père R. PESTRE, «Les animaux ont-ils une âme? », *Comité de défense des bêtes libres de Saint-Roch*, n° 4, février 1988, p. 4-5.

76. Père R. PESTRE, *idem*, p. S.

77. M. BLANCHE *Nos humbles amis*, Paris, Aryana, 1956, p. 48-50; père AM. CARRÉ *Je n'aimerai jamais assez*, Paris, Cerf, 1988, p. 56.

78. *Bêtes et gens devant Dieu*, juillet-septembre 1974, p. 6; 4<sup>e</sup> trim. 1977, p. 3; 3<sup>e</sup> trim. 1983, p. 8-9.

79. Respectivement: " Le problème de Jéthique dans l'évolution de la pensée humaine », *Revue des travaux de l'Académie des sciences morales et politiques*, 1952, T. 2 p. 36-46 ; « Encyclique *Sollicitudo rei socialis* » et « La Paix avec Dieu Créateur, la paix avec toute la création, Message de Nouvel-An ». *Documentation catholique*, 6 mars 1988, p. 234-256 et 7 janvier 1990, p. 9-12.

80. Le Catholic Study Circle for Animal Welfare en Angleterre sert souvent d'exemple. Des textes, comme *La place de l'homme dans la création* publié en Suisse en 1985 par la Communauté Ecuménique de Travail Église et Environnement ou la lettre pastorale *L'homme et son milieu naturel* rédigée par les évêques suisses en 1982, nourrissent la réflexion.

81. *Bêtes et gens ...*, *op. cit.*, juin-septembre 1972, p. 3-4.

82. *Ibid.*, 3<sup>e</sup> trim. 1989, p. 7 ; 4<sup>e</sup> trim. 1989, p. 13. Ce qui illustre la situation du catholicisme contemporain, mais aussi le fait que les jeunes vont plutôt vers des associations non-confessionnelles.

protection, cette association multiplie les initiatives pour convertir l'Église<sup>83</sup>. Cependant, malgré des succès certains, elle se heurte le plus souvent à un « mur de silence obstiné », comme l'écrit son président en 1988<sup>84</sup>, et cela, dès sa création, puisque, contrairement au projet de 1939, aucun prélat, aucune figure marquante du catholicisme n'accepte de lui accorder son patronage.

Une situation qui montre bien que la sensibilité zoophile réside dans les marges du catholicisme et que celui-ci est majoritairement acquis au premier modèle présenté. Un modèle forgé dans les années 1930-1950, qui reste en place de nos jours, le faible renouvellement du clergé accentuant cette stabilité, même si certains de ses éléments, comme le teilhardisme, connaissent une faveur moindre, même s'il est lui-même moins revendiqué, mis en avant, proposé depuis une quinzaine d'années.

En effet, derrière cette structure dualiste, essentiellement dessinée par les textes des plus engagés, dans un sens comme dans l'autre, la situation est plus complexe et plus fluide. Plus complexe, parce qu'entre ces deux modèles, dont l'écart s'est progressivement accentué à la fois par l'affirmation de la zoophilie des uns et par le détournement des autres, il existe de nombreuses positions intermédiaires qui entendent conjuguer la prééminence absolue de l'homme avec une certaine bienveillance pour l'animal<sup>85</sup>, et, sans doute, trouve-t-on là une partie de l'opinion catholique silencieuse. Plus fluide aussi, parce que des glissements de position en direction du modèle minoritaire sont assez sensibles, notamment dans la décennie 1980. C'est ainsi, par exemple, que l'écologie est reçue avec une certaine faveur à partir de 1986-1987, même si l'accent est davantage mis sur le nécessaire partage des ressources, sur l'éco-justice, que sur la protection de la faune elle-même<sup>86</sup>. De même, les Scouts de France redécouvrent le thème de la protection de la nature et remettent en vigueur la loi originelle<sup>87</sup>, tandis que certains théologiens ou membres de la hiérarchie tiennent des propos plus favorables à la zoophilie. Ainsi, le père Di Falco, porte-parole de l'épiscopat, a encouragé plusieurs fois les mouvements de protection, a participé à des messes et bénédictions organisées par la S.P.A. et appelé de ses vœux l'instauration d'une vision biocentrique de la création<sup>88</sup>.

Mais, si la prise en compte des préoccupations des zoophiles est ici évidente, elle reste numériquement faible et d'un avenir incertain, laissant toujours deux visions du monde animal face à face. Deux visions qu'il faut replacer dans un contexte de longue durée pour les interpréter. Le premier courant, qui procède à une profonde mise à l'écart de l'animal, représente en

83. *Ibid.*, 1<sup>er</sup> trim. 1983 p. 5; 3<sup>e</sup> trim. 1984, p. 8, 4<sup>e</sup> trim. 1987, p. 3, etc.

84. *Ibid.*, 4<sup>e</sup> trim. 1989, p. 4.

85. Père V. POUCEL, *Mystique de la terre*, T.V., *La parabole du monde*, Le Puy, Mappus, 1945, p. 232-253 ; abbé J. TOULAT dans *La Croix du Midi*, 17 juillet et 9 octobre 1977.

86. Père J.M. AUBERT, « Justice, Paix, Création, en marge de l'assemblée œcuménique de Bâle », *Le Supplément*, juin 1989, p. 104-106; Père J. DORÉ, « L'homme devant, dans, contre, avec la nature », *L'actualité religieuse dans le monde*, n° 67, 15 mai 1989, p. 27-30. Sur ce sujet, voir D. HERVIEU-LEGER (dir.), *Religion et écologie*, Paris, Cerf, 1993.

87. P. LANEYRIE, *op. cit.*, p.310, 397, 410 et *L'Évolution des rapports à la Nature dans les mouvements scouts*, texte manuscrit, 1990, p. 3.

88. *Animaux Magazine*, octobre 1989, p. 4-5; septembre 1990; novembre 1990, p. 9. Voir aussi la position de Mgr DEOURTRAY *Église à Lyon*, 12 novembre 1988, p. 345.

fait l'aboutissement d'un long processus commencé dans la seconde moitié du xvii<sup>e</sup> siècle avec la réforme catholique, un temps interrompu entre 1830 et 1940 environ pour des raisons conjoncturelles qu'il serait trop long d'évoquer ici<sup>89</sup> et repris depuis. En voulant accentuer les différences de nature entre l'homme et l'animal, en réduisant le statut et l'importance de ce dernier, en lui ôtant progressivement ses fonctions religieuses, le tout dans un schéma général de séparation de plus en plus sensible du matériel et du spirituel, les clercs humanisent totalement la religion, l'imaginaire des croyants et procèdent à une sortie de l'homme hors de la nature. Un phénomène conduit au moment même où, dans les faits concrets, une sortie identique se produit: commencée avec la révolution scientifique du xvii<sup>e</sup> siècle, où l'homme géométrise la nature, la pense et s'en éloigne, poursuivie par les révolutions agricole et démographique qui le dégagent de son emprise, elle s'accroît avec les révolutions urbaine et industrielle qui lui donnent un mode de vie spécifique, avec l'aménagement du territoire qui lui permet de l'imposer au monde environnant. Tout se passe comme si le discours catholique majoritaire justifiait, accompagnait, renforçait cette sortie de la nature<sup>90</sup>.

Le second discours est à replacer dans un autre mouvement pluriséculaire, celui du développement de la sensibilité zoophile du xix<sup>e</sup> siècle à nos jours. Cette mentalité ne naît pas au xix<sup>e</sup> siècle, des traces d'un tel sentiment existent antérieurement<sup>91</sup>, mais elle connaît alors un phénomène de croissance quantitative, d'annonce publique et de développement d'un militantisme ouvert, de plus en plus affirmé. Un mouvement où le discours passe progressivement d'une zoophilie plutôt axée, jusqu'au xix<sup>e</sup> siècle, sur le respect de l'œuvre de Dieu ou le danger de rendre l'homme cruel pour les siens<sup>92</sup>, à une mentalité insistant plutôt, au xix<sup>e</sup> siècle, sur l'utilité économique de la protection<sup>93</sup>, à, enfin, de nos jours (le passage s'effectuant entre 1890 et 1950), une sensibilité exclusivement centrée sur l'animal en tant que créature vivante ayant des droits et méritant le respect pour elle-même. Un mouvement qui apparaît comme une reconnaissance progressive de la spécificité et de la valeur de l'animal, qui se traduit par son intégration à la sphère humaine élargie en une communauté des êtres vivants et par la volonté de reconsidérer l'action de l'homme. Un processus qui commence historiquement par les animaux familiers et les animaux de rue, pour s'étendre au xx<sup>e</sup> siècle aux animaux d'élevage, de laboratoire et à la faune sauvage.

Dans cette optique, le mouvement zoophile moderne paraît, à la fois, s'intégrer à ce mouvement de reconnaissance de l'autre (enfants, femmes, noirs, indiens ...), qui, bien que difficile et chaotique, semble caractériser la société occidentale depuis le siècle des Lumières, et, en croissant parallèlement au phénomène précédant de sortie de la nature, constituer une réaction

89. Voir E. BARATAY *op. cit.*, 3<sup>e</sup> partie.

90. Sur tout cela: E. BARATAY *idem*, conclusion générale.

91. Voir Plutarque édité par E. de FONTENAY *op. cit.* Pour les clercs, des témoignages existent aux xvii<sup>e</sup>-xviii<sup>e</sup> siècles: P. CHARRON, *De la sagesse*, Paris, Fayard, 1986, p.219, 274; P. de BÉRULLE évoqué par G. HABERT, *La Vie du cardinal de Bérulle*, 1646, p. 707; J. MESLIER, *Œuvres complètes*, Paris, Anthropos, 1970-1972, T. 1 p. 215-217; etc.

92. Opinion de Bérulle: G. HABERT, *idem*, p. 707; de François de Sales: J.P. CAMUS, *L'esprit du bon François de Sales*, 1639-1641, T. 1 p. 270-275.

93. V. de PRILLY *op. cit.*.

à cette mise à l'écart, une contestation de la domination de l'homme, une volonté de reconsidérer les rapports avec les autres vivants au moment même où, devenant incontestable et sans partage, la maîtrise de la nature conduit progressivement à des destructions du milieu, à des disparitions d'espèces ou à des formes d'exploitation industrielle.

C'est, semble-t-il, la coexistence de ces deux tendances et leur décalage croissant, au moins jusqu'à nos jours, qui peuvent expliquer la grande diversité, inconnue jusqu'alors, des attitudes contemporaines, allant de la totale indifférence envers les animaux au militantisme zoophile de pointe, et, par conséquent, les incompréhensions réciproques. D'un côté, les réactions souvent hostiles des partisans du modèle majoritaire vis-à-vis de ce courant minoritaire qui, tenu à l'écart, s'est approfondi auprès des militants zoophiles et qui, par ses progrès souterrains dans l'opinion <sup>94</sup>, s'installe maintenant sur la scène publique. Une évolution qui provoque étonnements et agacements notamment dans la prétention actuelle de s'éloigner des buts anthropocentriques autrefois prépondérants. De l'autre côté, ce sont les impatiences, les irritations des minoritaires comme l'illustre l'accueil réservé au *Catéchisme de l'Église catholique* paru en 1992, contenant un paragraphe (2415-2418) consacré aux animaux. Ce qui peut apparaître, en un sens, comme une évolution sensible, l'Église évoquant de nouveau le problème animal dans ses catéchismes après plusieurs décennies de silence, est vécu comme une véritable provocation, le texte reprenant les positions du catéchisme de 1937 qui leur apparaissent dépassées, leurs idées s'étant particulièrement transformées depuis <sup>95</sup>.

Ainsi, constituée de discours différents, coexistants, décalés, anciens, nouveaux, résurgents, dont les caractéristiques n'apparaissent pas par génération spontanée dans les trois dernières décennies ou, pour certaines, par cousinage plus ou moins marqué avec les idéologies néfastes de notre siècle, mais se sont progressivement formées ou transformées (ainsi, en est-il de l'idée de droit des animaux apparue à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle <sup>96</sup>, adoptée par les catholiques zoophiles vers 1930-1940, de plus en plus diffusée de nos jours), et participant à ces longues et profondes évolutions de la civilisation occidentale que sont le détachement vis-à-vis du monde environnant et la reconnaissance de l'autre, l'histoire du regard de l'homme sur l'animal montre toute sa richesse et sa complexité.

Eric BARATAY,  
Université de Lyon III.

94. Voir ce sondage de 1981 où 77 % des personnes interrogées considèrent que faire souffrir un animal, c'est comme faire souffrir un homme: P. YONNET, *Jeux, modes et masses 1945-1985*, Paris, Gallimard, 1985, p. 224.

95. J.P. HUTIN, "Le Saint-Esprit », *30 millions d'amis*, nO71, janvier 1993, p. 5.

96. E. PIERRE, "Eléments ... », intervention citée.